Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 9 (1951)

Heft: 3

Artikel: Note sur la psychologie du travail

Autor: Jaccard, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133584

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Note sur la psychologie du travail

par Pierre Jaccard

Docteur ès-lettres,
chargé de cours à l'Université de Lausanne

Lacordaire cédait à un préjugé funeste lorsqu'il affirmait, dans ses conférences apologétiques de 1844, non seulement que l'homme « n'aime pas le travail », mais qu'il le « hait », parce qu'il en a « horreur »[1]. En usant de telles expressions, l'illustre prédicateur de Notre-Dame s'inspirait moins de l'enseignement des Ecritures que des opinions d'Aristote et de Cicéron. Alors que les auteurs bibliques s'accordaient à dire que le travail était un don du Créateur, les philosophes de l'antiquité en ont fait une activité indigne d'un homme libre, et ils se sont plu à en exagérer le caractère pénible et douloureux.

Ces préventions, indiscutées pendant des siècles, ont exercé une influence néfaste sur la vie, les mœurs et la pensée de notre monde occidental. Il n'est pas jusqu'au gendre de Karl Marx qui n'ait cru devoir dénoncer le travail comme la source de tous les maux humains. En 1883, en effet, Paul Lafargue s'écriait : « Quand, dans notre Europe civilisée, on veut retrouver une trace de la beauté native de l'homme, il faut l'aller chercher auprès des nations où les préjugés économiques n'ont pas encore déraciné la haine du travail. En Espagne, notamment, qui, hélas ! dégénère, mais qui pouvait se vanter encore, vers 1800, de posséder moins de fabriques que nous de prisons et de casernes ![2] »

Cinquante ans plus tard, C.-F. Ramuz donnait expression au même esthétisme lorsqu'il écrivait que « l'homme répugne à se livrer au travail, parce qu'il voit bien que, pour lui, il est une

---

[1] Lacordaire : « De la charité de fraternité... », 25me conférence de Notre-Dame, 1844. *Oeuvres*, t. III, p. 106 et 108.

[2] Lafargue Paul : *Le droit à la paresse, réfutation du droit au travail de 1848*, réimprimé dans *Pamphlets socialistes*, Paris 1900. L'auteur disait encore : « Il faut mâter la passion extravagante des ouvriers pour le travail. »

déchéance». «Hélas», ajoutait l'écrivain vaudois, dans un moment de découragement dont il a lui-même effacé les traces dans l'édition définitive de ses œuvres, «toutes les espèces de travail se ressemblent ; ils sont tous durs et tous ingrats, qu'il s'agisse de retourner la terre ou de peindre un tableau. Tous ignobles, tous parfaitement indignes de nous (les hommes). Personne, je pense bien, qui ne l'ait du moins une fois senti. Nous sentons bien, tout au fond de nous-mêmes, que nous sommes nés pour la contemplation (pratiquée encore dans de beaux climats, sur les quais de Marseille ou au pied du Vésuve). Et que nous en sommes déchus, d'une manière ou de l'autre...»[1]. Récemment encore, le sociologue Victor Monod, reprenant un des lieux communs de la littérature du XVIIIe siècle sur les sauvages, déclarait, dans son livre sur la *Dévalorisation de l'homme*, que «le primitif, comme l'enfant, assimile volontiers le travail à une désagréable pénitence»[2].

Tous ces jugements se fondent sur une observation superficielle et inattentive du caractère humain. Un critique de la *Revue des Deux-Mondes* l'avait dit en 1845 : «La psychologie de M. Lacordaire est une fausse et trompeuse psychologie.[3]» Il n'est pas vrai que, dans sa nature profonde, l'homme soit spontanément oisif et paresseux. Au sujet de l'enfant, on retiendra plutôt les observations que le Dr W. Boven a consignées dans *Saveurs :*

«La paresse n'est pas un trait de l'enfance normale. Il ne saurait y avoir de paresse à un âge où il n'y a ni travail ni devoir. La paresse est une mauvaise habitude. La volonté n'a pas été façonnée. Le paresseux ignore et veut ignorer la joie de servir. C'est le parasite de son entourage. Education sans fermeté : la paresse est bientôt fixée pour la vie. Chez les adultes, le désordre trahit la persistance d'une habitude puérile. C'est le plus souvent l'effet de la paresse

---

[1] RAMUZ C.-F. : «Pourquoi est-ce qu'on travaille?» Essai publié dans *Aujourd'hui*, nº 100, Lausanne, 29 oct. 1931, repris dans la revue *Esprit*, 1re année, nº 10, Paris, juillet 1933, p. 473. Les passages cités ici ne figurent plus dans le texte entièrement remanié de cet essai, qui a paru dans les dernières pages de *Taille de l'homme*, à Lausanne, en décembre 1933, et à Paris, en 1935. *Oeuvres complètes*, Lausanne 1941, t. XVI, p. 111-141.

[2] MONOD VICTOR : *Dévalorisation de l'homme*, études d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, nº 31, Paris 1935, p. 21. — En 1858, P.-J. Proudhon écrivait : «On sait l'antipathie que les peuples sauvages ont pour le travail : ce fait bien connu...» (*De la Justice*, t. II, p. 159).

[3] THOMAS ALEXANDRE : «Les sermons de Lacordaire», analyse des Conférences de Notre-Dame de Paris. *Revue des Deux-Mondes*, 1845, t. X, p. 289.

inculquée, d'une éducation complaisante. Le jeu de l'enfant, l'action de demain, ni père ni mère ne lui apprenait à la préparer. [1]»

Souvent, c'est au contraire une fausse conception du devoir, inculquée par des parents trop sévères, qui a perpétué chez des adolescents et même des adultes un dégoût du travail qui est nettement pathologique. Bien des gens sont tellement persuadés que tout travail doit être nécessairement désagréable qu'ils se détourneront d'un métier ou d'une occupation qui leur plaît pour s'attaquer à des besognes qui les ennuient, simplement pour obéir aux consignes arbitraires de ce que le Dr Charles Odier appelle la moralité inconsciente et qui n'est, à vrai dire, qu'une fausse moralité [2]. Ces faits sont si courants qu'on peut se demander si des réactions de cette nature ne sont pas à l'origine des doctrines morales et des traditions religieuses qui, trop souvent dans l'histoire, ont fait du travail une déchéance, une peine et une malédiction.

Quant à ceux qu'on nomme les primitifs, si beaucoup d'entre eux méprisent le travail de la terre et l'abandonnent aux femmes et aux esclaves, c'est qu'ils ont à ce sujet les mêmes préjugés que les philosophes de l'antiquité et les humanistes modernes : la guerre et la chasse, la cueillette et la pêche, qui sont des occupations souvent pénibles, mais qu'on juge dignes et honorables, sont pratiquées avec beaucoup d'application par ces hommes que l'Européen moderne trouve indolents. Il n'y a, d'autre part, rien de « primitif » dans l'inertie de certaines races dont le développement a été arrêté ou faussé par des circonstances diverses. C'est ainsi que l'on a pu attribuer à des abus sexuels l'engourdissement des peuples orientaux : les enfants sont intelligents, vifs et alertes, mais la plupart s'éteignent, en quelque sorte, dès l'époque de la puberté [3]. La fainéantise est autre chose que la contemplation et le *dolce far niente* n'est pas un comportement normal de l'être humain : ici encore, la paresse n'est le plus souvent que l'effet d'une mauvaise habitude.

En outre, il ne faut pas oublier que le milieu géographique exerce une forte influence non seulement sur l'activité de l'homme,

[1] Boven, Dr William : *Saveurs*, chap. IX : « Le Travail », p. 267 et 274, Neuchâtel 1944.

[2] Odier, Dr Charles : « Les deux Sources consciente et inconsciente de la vie morale », Cahiers de philosophie *Etre et Penser*, nos 4-5, Neuchâtel, nov. 1943, p. 67.

[3] De Traz Robert : « L'homme de couleur », essai publié dans *Le Dépaysement oriental*, Paris 1926, p. 36.

mais encore sur sa conception même du travail. On a dit justement des Noirs que n'ayant eu à fournir, pour subsister, qu'un effort minime d'imagination et de travail, ils se sont figés, au cours des siècles, dans un mode de vie que n'ont pu connaître d'autres races habitant des pays au climat plus rigoureux. Ailleurs, c'est au contraire l'aridité du sol, et la sous-alimentation qui en est résultée, qui est cause de l'apathie de populations entières véritablement débilitées.

Il nous souvient, à ce sujet, d'avoir assisté à un entretien où l'économiste André Siegfried parlait de l'Inde : « J'ai mieux compris, disait l'auteur, non seulement la vie politique et sociale, mais encore la pensée des Hindous, depuis que j'ai connu la faim, si peu soit-il, comme les Français pendant l'occupation. » En effet, l'Inde est un de ces pays surpeuplés où la famine revient périodiquement, depuis des siècles, affaiblissant une race que de dures conditions de vie paraissent vouer au fatalisme, au mépris de l'action et à l'immobilité sociale.

Ailleurs encore, c'est un régime épuisant de vents alternés, le froid ou la chaleur, l'humidité de l'air ou les attaques incessantes des insectes qui rendent tout travail pénible et rebutant. Il faut avoir vécu loin des terres et des climats privilégiés d'Europe pour comprendre ce que cela veut dire. Toutes ces circonstances expliquent l'indolence de beaucoup d'individus et même de races entières : on ne saurait néanmoins conclure de ces faits que l'aversion à l'égard du travail soit spontanée et naturelle chez l'être humain.

Bien au contraire, tous ceux qui ont travaillé de leurs mains ou de leur esprit, et fait œuvre valable en ce monde, ont reconnu, comme Auguste Rodin, que « le travail est un perpétuel rajeunissement » et l'un des plus sûrs chemins qui conduisent au bonheur : « Bien plus, ajoutait le sculpteur, le travail mène à contempler Dieu, peut-être, à travers ses voiles [1]. » Elle est plus juste encore que l'auteur ne paraissait le penser, la parole suivante de l'écrivain-fermier Louis Bromfield, étonnante personnalité que nous avons eu l'occasion de rencontrer, au mois de mars 1949, dans son exploitation agricole de Malabar, près de Mansfield, en Ohio :

[1] RODIN AUGUSTE : *Les Cathédrales de France*, Paris 1914, p. 68.

« Je descends d'une souche écossaise terriblement dure, d'une famille qui est malheureuse si elle ne travaille pas. Et cela peut sembler étrange, mais je crois que c'est vrai de la plupart des gens : à mesure que je deviens vieux, la chose dont je jouis le plus, c'est le travail.[1] »

A cet égard, P.-J. Proudhon, contemporain de Lacordaire, s'est montré plus perspicace que le prédicateur dominicain, lorsqu'il répétait que le travail ne devait pas être présenté à l'homme comme une peine, mais plutôt comme un heureux « exercice de ses facultés »[2]. D'autre part, Karl Marx disait que le travail est bien davantage qu'un moyen de subsistance, car il est « le premier besoin vital » de l'être humain [3].

Cette conception du travail était celle des moralistes les plus anciens de la Grèce. En effet, dans les premiers temps de la civilisation hellénique, avant que les préjugés orientaux sur le caractère néfaste de toute action eussent influencé la pensée philosophique, personne en Grèce ne doutait que le travail ne répondît à une nécessité profonde et heureuse de la nature humaine. Homère, Hésiode et les Tragiques ont fait de l'activité laborieuse, autant que de la pensée, un honneur et une dignité. Ces écrivains ne conçoivent pas qu'il y ait de bonheur, pour l'homme, hors de l'accomplissement de son destin, lequel est précisément de mettre en œuvre, de réaliser, par la pensée et le travail, toutes les virtualités de l'être, toutes les possibilités qui se trouvent contenues en abondance dans le monde et dans la vie. Quelle profondeur et quelle sagesse n'y a-t-il pas dans ces vers tirés de l'*Antigone* de Sophocle :

« Il y a mille sujets d'étonnement, mais il n'y en a point de plus grand que l'homme. A travers la mer écumeuse, l'homme s'avance au souffle des tempêtes, surplombé par les lames en tumulte. La divinité suprême, la Terre immortelle, inépuisable, il la fatigue sous le va-et-vient des charrues, d'année en année, avec son attelage de chevaux... Créateur des métiers, l'homme

[1] « I come from awfully tough scottish stock, from a family that's miserable if it's not working. And it may seem strange, but I think it's true of most people — as I grow older, the thing I enjoy most is work. » *Life*, oct. 11, 1948, p. 122. *Cf.* BROMFIELD LOUIS : *Pleasant Valley*, New York and London, 1943.

[2] PROUDHON PIERRE-JOSEPH : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, nouveaux principes de philosophie pratique, Paris 1858, t. II, p. 235, 251-252.

[3] MARX KARL et ENGELS FRÉDÉRIC : *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Editions sociales, Paris 1950, p. 25.

possède un merveilleux pouvoir d'invention qui l'entraîne tantôt vers le bien et tantôt vers le mal. Quand il est le bon ouvrier qui entretisse les usages du pays et les lois des dieux auxquelles il a prêté serment, alors c'est un vrai chef. Mais qu'on le chasse hors des murs, celui qui se complaît au mal pour servir sa démesure...[1] »

Avant Aristote, le philosophe Anaxagore, précepteur d'Euripide, avait noté que l'activité manuelle est une des marques spécifiques de la dignité humaine : « C'est parce qu'il a des mains, disait-il, que l'homme est l'animal le plus raisonnable, mais on peut penser aussi qu'il a des mains justement parce qu'il est l'animal le plus raisonnable.[2] »

Au XVIIIe siècle, Benjamin Franklin disait que « l'homme est un faiseur d'outils ». On sait comment Henri Bergson a développé cette théorie, définissant l'homme davantage comme *homo faber* que comme *homo sapiens*. En 1907, le philosophe français a écrit à ce sujet des pages mémorables dans l'*Evolution créatrice* : « En ce qui concerne l'intelligence humaine, on n'a pas assez remarqué que l'invention mécanique a d'abord été sa démarche essentielle, qu'aujourd'hui encore notre vie sociale gravite autour de la fabrication et de l'utilisation d'instruments artificiels, que les inventions qui jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction...[3] »

Depuis lors de nombreux travaux, notamment ceux d'Edouard Le Roy, ont confirmé ces vues : la caractéristique principale de l'homme paraît bien résider dans sa faculté de travailler et de fabriquer des outils pour son travail. Or, faisait observer encore Bergson, dans un autre ouvrage, tout accomplissement d'une fonction vitale comporte un élément de joie qui est signe de sa conformité avec la nature :

« Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme, n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir.

---

[1] Vers 332-375, traduits par EDMOND BEAUJON : « Le Métier d'homme », *Suisse contemporaine*, Lausanne, fév. 1942, p. 93.

[2] REVESZ G. : « Main humaine et main animale », *Journal de Psychologie*, Paris 1938, p. 40.

[3] BERGSON HENRI : *L'Evolution créatrice*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris 1907, p. 150.

Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie : il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. Or, si nous tenons compte de cette indication et si nous suivons cette nouvelle ligne de faits, nous trouvons que partout où il y a joie il y a création : plus est riche la création, plus profonde est la joie...[1] »

Cette analyse s'applique directement au travail qui est, selon Henri Bergson, la première manifestation de l'activité créatrice de l'homme, celle qui a engendré le langage et jusqu'à la pensée abstraite. Dès lors, on doit s'attendre à ce que le travail s'accompagne de joie, lorsque l'homme mène une vie normale. Quelles que soient les conditions plus ou moins favorables où il s'exerce, le travail doit porter en lui au moins une certaine satisfaction qui vient de sa conformité avec ce que le philosophe appelle la Nature, réalité métaphysique dans laquelle le croyant reconnaîtra la volonté du Créateur.

* * *

Les psychanalystes, en leur jargon particulier, ont fait des remarques semblables sur la fonction du travail dans la vie psychique. Voici, en effet, ce que Sigmund Freud écrivait à ce sujet dans son livre sur *La Civilisation et ses insatisfactions* :

« Le travail a d'importantes conséquences au moins autant en donnant (par lui-même et par les relations humaines qu'il implique) l'occasion d'une décharge considérable aux impulsions fondamentales de la libido, narcissiques, agressives et même érotiques, qu'en dispensant à l'individu ses nécessaires moyens de subsistance et justifiant son existence dans la société. Le travail du gagne-pain quotidien apporte des satisfactions particulières lorsqu'il a été librement choisi, c'est-à-dire lorsque, par la sublimation, il permet à l'individu d'activer des tendances personnelles, des impulsions instinctives jusqu'alors refoulées ou plus intenses en lui...[2] »

[1] BERGSON HENRI : « La conscience et la vie » (1911), essai publié dans *L'Energie spirituelle*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris 1922, p. 24.

[2] FREUD SIGMUND : *La Civilisation et ses insatisfactions*. Cité par GEORGES FRIEDMANN : « Où va le travail humain ? », *Esprit*, mai 1949, p. 645.

Il n'est pas sans intérêt de voir, chacun dans un langage différent, toute une série de psychologues et de sociologues d'origine israélite (Marx, Bergson, Freud, Adler), suivis par les spécialistes d'aujourd'hui, défendre contre l'exégèse erronée des docteurs chrétiens du moyen âge, l'interprétation positive que la Genèse donnait du destin terrestre de l'humanité : « Dieu dit : « Faisons »l'homme à notre image et qu'il domine sur toute la terre... (1 : 26) » A l'analyse, le travail paraît bien avoir pour mobile profond le besoin constant de l'être humain de dominer son milieu vital pour en tirer sa subsistance. En perfectionnant sans cesse les outils qu'il a créés, l'homme a dû faire appel à toutes les ressources de son intelligence et de son imagination. Tout le progrès de la culture et de la civilisation est né de cette quête obstinée. C'est par leur travail que non seulement l'individu, mais encore l'humanité entière, réalisent leur destinée. En même temps, le travail est un des moyens par lesquels l'être intime trouve son expression la plus naturelle. Fonction vitale de première importance, le travail ne saurait être, en lui-même, source de peines et de maux. Ce n'est pas l'activité laborieuse, mais bien la privation du travail qui est intolérable à l'homme. L'expérience confirme à cet égard l'enseignement des Ecritures qui ont toujours fait du travail un privilège et un bienfait, répondant à une aspiration profonde et spontanée de la nature humaine.

Si ce point fondamental doit être bien marqué, il n'en faut pas moins reconnaître qu'en fait, le travail n'est pas seulement joie pour l'homme, mais aussi peine et douleur. Depuis des millénaires, l'histoire du travail n'est le plus souvent qu'un long récit de misère et de souffrance humaines. Le mercenaire antique, dont Job disait qu'il « attend son salaire comme l'esclave soupire après l'ombre » (7 : 1), le serf du moyen âge, attaché à la glèbe, le paysan soumis aux tailles et aux corvées de l'ancien régime, et, plus malheureux encore que tous ceux-là, l'ouvrier industriel au temps des premières manufactures, ont connu jadis un travail qui était singulièrement ingrat et douloureux.

Pourquoi le travail, qui devrait être une joie, se présente-t-il le plus souvent comme un fardeau pour les humains ? La contradiction trouve-t-elle son origine dans la nature même de l'homme ou s'explique-t-elle simplement par l'intervention de circonstances

extérieures ? C'est à cette seconde interprétation que se sont arrêtés, au XVIIIe siècle, les tenants de l'optimisme philosophique, tels que Rousseau, qui croyait à la vertu du Bon Sauvage, ou le baron d'Holbach, qui déclarait que « l'homme est méchant, non parce qu'il est méchant, mais parce qu'on l'a rendu tel ». Les conceptions de ces philosophes se retrouvent dans l'idéologie des révolutionnaires. On se souvient du préambule de la Déclaration de 1789 : « Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption du gouvernement... » En 1793, ces expressions reviennent dans une formule plus absolue encore, où il n'est plus question d'ignorance : « Convaincus que l'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde...[1] »

Toutes les écoles socialistes, dès le début du XIXe siècle, se sont inspirées de cette doctrine. En particulier, l'explication de la peine des hommes par les seules causes extérieures que seraient les conditions de la vie en société, reste encore aujourd'hui indiscutée dans des cercles étendus de la population ouvrière. D'extravagantes utopies sociales ont été conçues et justifiées par cette théorie. C'est ainsi qu'en 1829, Charles Fourier décrivait, dans son *Nouveau monde industriel et sociétaire*, la communauté de l'avenir où le travail et le plaisir s'accorderaient en parfaite harmonie : Les hommes, disait-il, « ne sauront pas ce que c'est que récréation ; et pourtant ils travailleront beaucoup plus que nous, mais par attraction. Les séances de travail seront pour eux ce qu'est l'affluence de fêtes pour les sybarites parisiens, qui ne sont en peine que du choix des spectacles, des festins et des bals...[2] »

De son côté, P.-J. Proudhon affirmait, en 1858, dans son traité *De la Justice* : « L'enseignement industriel réformé suivant les principes que je viens d'établir, je dis que la condition du travailleur change du tout au tout ; que la peine et la répugnance inhérentes au labeur dans l'état actuel s'effacent graduellement devant la délectation qui résulte pour l'esprit et le cœur du travail même.[3] » Cette conviction apparaît dans les œuvres des

---

[1] Textes cités par EMILE DOUMERGUE : *Jean Calvin : La pensée politique*, Lausanne 1917, t. V, p. 616.

[2] FOURIER CHARLES : *Oeuvres*, Paris 1845, t. VI, p. 412.

[3] PROUDHON P.-J. : *De la Justice...*, t. II, p. 233.

écrivains populaires de notre temps, lesquels ne paraissent connaître qu'une seule cause de la souffrance des travailleurs : l'oppression sociale. Tous imaginent qu'il suffirait d'une nouvelle révolution ou, du moins, d'un changement dans l'organisation de la société, pour que le travail devienne pure joie pour l'ouvrier. Le beau poème de S. Mitrinovitch, traduit récemment du serbe par André Chédel sous le titre *Songes*, est caractéristique à cet égard. L'auteur évoque le temps où, sur cette terre, « les nouveaux hommes, femmes, enfants s'aimeront sans mesure » :

Songes pour que vienne une fois le temps
où il n'y aura pas de honte à être
bon, ... quand les sans-cœur ne pourront plus
tourmenter les malheureux.

Quand la lutte du pain sec sera
une lutte générale, quand elle aura cessé d'être féroce,
quand les tyrans du pain auront cessé
d'être forts...

Quand les misérables auront cessé d'être misérables,
quand la justice accordera à chacun
de se développer dans la beauté...

Quand l'empire de la bonté humaine se réalisera,
âme de l'ordre fraternel, harmonieux,
quand le bonheur éclairera chaque détresse...

Le bonheur du travail triomphant, victorieux,
plein de pensée, couronné par la beauté
de l'esprit, quand la lutte et notre tourment
auront un sens...

C'est dans la pensée marxiste que cet espoir s'exprime avec le plus de force, entraînant de farouches résolutions. En janvier 1848, dans leur *Manifeste du Parti communiste*, Karl Marx et Frédéric Engels affirment que le travail, exécuté dans des conditions normales, a de « l'attrait » pour l'être humain ; qu'il en a eu, sans conteste, pour l'agriculteur et l'artisan dans les temps « idylliques » d'autrefois, que s'il a perdu cet attrait pour l'ouvrier moderne, c'est que le capitalisme a faussé toute la vie sociale en faisant du travail industriel une humiliation, une souffrance et un esclavage [1].

[1] MARX KARL et ENGELS FRÉDÉRIC : *Manifeste du Parti communiste*, Editions sociales, Paris 1947, p. 10.

Depuis lors, les communistes n'ont cessé de répéter que le travail doit redevenir la force et la vertu, la raison d'être et la joie de l'ouvrier. Dans son évocation du *Jour de la Révolution sociale*, Kautsky se disait convaincu que « le travail, aujourd'hui un fardeau, deviendra une joie et apportera une plénitude de satisfaction, même sans l'attrait du salaire ». Cette doctrine explique la définition que Staline a donnée dans un de ses discours : « Le travail, c'est l'enthousiasme.[1] » On ne s'étonne pas, dès lors, de cet « accent nouveau » que le travail a pris de nos jours, en Russie, et de cette « espèce de Fête des Vignerons » que, selon l'expression de C.-F. Ramuz, la propagande communiste remet constamment en scène, « sur fond de néant », à l'intention du peuple et de l'étranger, et non sans « un certain succès pour le moment ».

Faut-il sourire, comme l'humaniste vaudois avait cru pouvoir le faire en 1933 ? Nous ne le pensons pas. Les pièces de théâtre et les films soviétiques exaltant le travail et la joie au travail donnent réponse à de légitimes aspirations de l'âme populaire. Or il ne faut pas oublier que, pour celle-ci, le marxisme, ainsi que l'a noté le critique Gaëtan Picon, « reste lié à un grand espoir humain ». Ils sont encore nombreux, aujourd'hui, ceux qui ont connu ce qu'André Malraux a dénommé *Le Temps du Mépris*, ceux qui ont souffert de la « volonté d'humiliation » que les classes dirigeantes ont fait peser durement sur le peuple travailleur, pendant des siècles [2]. On ne doit pas méconnaître ce qu'il y a de fondé dans les revendications des masses populaires ni surtout ignorer ou prendre à la légère la volonté de rénovation sociale et l'espoir d'une vie meilleure qui soutiennent l'effort des travailleurs.

Il faut dire toutefois que l'expérience de ces cinquante dernières années, tout particulièrement, justifie mal la naïve confiance du monde ouvrier en la vertu du travail et la bonté naturelle de l'homme. On sait à quel sombre destin ont été voués ceux qui chantaient les strophes de *Giovinezza* ou qui se réclamaient de la devise : *Kraft durch Freude !* Les uns après les autres, les fascistes, les nazis et les communistes ont exalté la joie au travail, mais ils

---

[1] Textes de Kautsky et de Staline cités par Et. Borne : « Philosophie du travail et contemplation », *Esprit*, juillet 1933, p. 563.

[2] Malraux André : *Le Temps du mépris* (1935), *Oeuvres*, Genève 1945, p. 49. *Cf.* G. Picon : *André Malraux*, Paris 1945.

n'ont utilisé ce travail que pour réaliser des fins politiques néfastes. En définitive, c'est pour assouvir une vengeance, pour asservir une classe par une autre classe que le communisme demande à ses adeptes de travailler. Toutes les révolutions que le monde a connues n'ont pas changé le cœur de l'homme et l'injustice sévit de nos jours comme autrefois.

Est-il prudent, dès lors, d'enseigner qu'il suffirait d'un bouleversement économique et social pour que le travail perde son caractère de souffrance et devienne parfaite joie pour les humains ? Il y a, dans le travail, un élément de peine et de contrainte qu'un changement purement extérieur des conditions de vie ne saurait faire disparaître. C'est dans le fond de la nature humaine et dans ce que Bergson appelle « la résistance de la matière à l'effort humain », bien plus que dans les formes de la vie sociale, qu'il faut chercher l'explication du caractère ambigu du travail, joie et souffrance à la fois. A cet égard, si peu complète qu'elle puisse être, l'analyse morale que la tradition chrétienne, basée sur l'antique récit de la Genèse, a donnée de la destinée de l'homme, nous fait avancer, dans la compréhension de la nature et de la signification du travail, infiniment plus loin que ne l'ont fait les superficielles considérations des socialistes et communistes des temps modernes.

* * *

En revanche, et il nous faut insister sur ce point en terminant cette note sur la psychologie du travail, on reconnaîtra volontiers avec Marx et Engels que, sinon l'avènement du capitalisme, du moins la révolution industrielle, en mettant fin au régime de l'artisanat, dans le monde occidental, n'a pas eu que des conséquences heureuses pour les humains. Si, d'une façon générale, cette transformation de l'économie a procuré une prospérité nouvelle aux grands pays qui l'ont adoptée, il faut bien dire que cela s'est fait, à certains égards, aux dépens de l'ouvrier.

Sans doute, la division et la mécanisation du travail moderne, opérant ce que Pierre Hamp appelait « la relève de l'homme par la machine », ont finalement libéré la grande masse des travailleurs manuels d'un surmenage et d'un asservissement séculaires. La prédiction de Montesquieu s'est réalisée : « On peut, par la

commodité des machines que l'art invente ou applique, suppléer au travail forcé qu'ailleurs on fait faire aux esclaves [1]. » L'accroissement de la productivité a permis de réduire la durée du travail et d'augmenter la rémunération. Depuis le début de notre siècle, la situation matérielle de l'ouvrier s'est améliorée bien davantage qu'elle ne l'a été pendant mille ans d'économie artisanale.

Cependant, toute médaille a son revers. Le machinisme et l'extrême division des actes de la production industrielle ont eu la conséquence imprévue d'ôter au travail ce qui en faisait la raison d'être et la joie. A tel point qu'on peut se demander si ce qu'on a gagné valait ce qu'on a perdu. Dépersonnalisé, fragmenté à l'excès, soumis trop souvent à la seule loi du rendement et du profit, le travail de l'ouvrier a perdu son attrait et ce que Péguy appelait son honneur : « On ne gagnait rien, on vivait de rien, on était heureux. Il ne s'agit pas de se livrer à des arithmétiques de sociologues. C'est un fait... [2] »

C'est dans des termes nouveaux que se pose aujourd'hui le problème du travail. Le point douloureux n'est plus tellement l'aspect économique de la question. Il s'agit maintenant de veiller à ce que s'opère une heureuse adaptation non seulement de l'homme à son travail, mais encore du travail à l'homme : compensations dans le loisir actif, formation technique, réveil de l'intérêt de l'ouvrier pour l'activité de son entreprise, *shared responsibility*, etc.

On a découvert l'importance des retentissements subconscients du travail dans la vie psychique ; en particulier, la psychanalyse a révélé combien l'automatisme des gestes professionnels et la suppression de l'initiative dans le travail frustrent l'ouvrier dans l'expression profonde de son être. Il y a chez tout homme un « réflexe de liberté » qui s'insurge contre la forme contrainte et anormale du travail moderne et qui, en définitive, nuit au rendement même de ce travail. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que l'activité professionnelle tend à devenir aujourd'hui quelque chose d'étranger à la vie même de l'homme. Or, cette dissociation ne va pas sans entraîner des conséquences funestes, d'ordre psychologique et social, contre lesquelles il faut lutter.

---

[1] MONTESQUIEU : *De l'Esprit des lois*, livre XV, chap. 8.
[2] PÉGUY CHARLES : *L'Argent* (1913), *Oeuvres*, Paris 1927, p. 387.

Il importe surtout que le travail, fonction essentielle de la nature humaine, reste aussi libre et spontané qu'il est possible dans les limites de notre condition. Toute contrainte artificielle et tout asservissement du travail seront préjudiciables non seulement à l'individu, mais à la communauté entière. En effet, on ne viole pas impunément les lois fondamentales du développement humain. D'une manière ou d'une autre, la nature prend sa revanche en faisant sauter les entraves qu'une certaine forme de vie ou une certaine organisation sociale prétend lui imposer. Or il devient manifeste que l'excessive monotonie du travail moderne, avec l'ennui et les graves frustrations psychiques dont elle est la cause, ruine l'équilibre intérieur des collectivités comme des individus. Là se trouve l'une des causes principales du malaise social de notre temps : il faut y remédier avant que les tendances refoulées dans la personne des ouvriers comme dans le corps social tout entier ne provoquent ces dérivations néfastes si bien analysées par la psychologie des profondeurs ou ces explosions destructrices dont notre siècle a déjà trop souffert.

Tout cela, des observateurs clairvoyants l'ont dit au début du siècle passé, au moment où se généralisait la révolution industrielle : il est intéressant de voir la psychologie scientifique, après avoir, par le développement de la psycho-technique, favorisé dans une large mesure cette révolution, en éclairer mieux maintenant les conséquences et les dangers, par une étude plus large et plus attentive de la psychologie du travailleur.

Il n'y a pas lieu, toutefois, de s'alarmer trop, comme Péguy ou Ramuz l'ont fait naguère, des transformations que connaît la vie professionnelle de l'homme d'aujourd'hui. Nous sommes dans une époque de transition et une adaptation se fait aux conditions nouvelles de la production industrielle. Déjà Proudhon qui écrivait en 1858 qu'en mécanisant l'ouvrier, on l'avait « rendu manchot et méchant », reconnaissait que le machinisme n'avait pas que des inconvénients et qu'au surplus des correctifs et des compensations pouvaient être apportés au travail aride et monotone des fabriques de son temps.

Près d'un siècle d'expériences et d'initiatives, réalisées dans la ligne même des réformes préconisées par Proudhon, a montré que l'ouvrier soumis au régime nouveau de l'industrie peut trouver

dans son labeur quotidien des satisfactions et des joies réelles, pour autant que certaines conditions d'ordre psychologique, moral et social soient vraiment remplies. Nous avons cherché, dans un ouvrage récent, à définir les principales de ces conditions [1]. Au terme de cette note, nous aimerions seulement rappeler l'importance du travail dans l'économie de notre pays ; nous le ferons en reproduisant les considérations suivantes, émises l'an dernier par le professeur William Rappard dans une conférence donnée à l'Université de Genève :

« C'est l'homme qui, depuis des siècles, supplée par son travail à l'insuffisance du sol et du sous-sol. Qu'est-ce qui fait la richesse du pays ? C'est la production. Qu'est-ce que la production ? C'est l'adaptation par le travail humain des biens naturels aux besoins de la consommation. Or, s'il est relativement peu important pour la prospérité d'un pays que son sol et son sous-sol soient riches, il est indispensable que sa population soit laborieuse. [2] »

Pour que cette dernière condition soit remplie, ajouterons-nous, il faut que les travailleurs soient non seulement traités avec égards et justice, mais qu'ils trouvent dans leur vie professionnelle intérêt et satisfaction. Alors notre pays tout entier sera comme cette région de Sion, que Rainer Maria Rilke évoquait dans son poème *Sitten, das Herz des Wallis* :

Pays qui chante en travaillant,
pays heureux qui travaille ;
pendant que les eaux continuent leur chant,
la vigne fait maille pour maille [3].

[1] JACCARD PIERRE : *La Dignité du travail*, onze chapitres sur le travail et les métiers dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes. *Economie*, revue du Comptoir suisse, Lausanne, juillet 1951.

[2] *Journal des Associations patronales*, Zurich, 3 nov. 1950, p. 951.

[3] RILKE RAINER MARIA : *Quatrains valaisans*, XXVIII, Neuchâtel 1949.